

une très petite maison bâtie au bord d'un grand bois de noyers. Le bois existe encore, mais la maison est disparue depuis mon enfance. Je me souviens que nous faisions souvent la classe dehors, pendant l'été, et que les cartes de géographie étaient suspendues aux arbres. Je trouvais cela charmant, car nous voyagions ainsi, d'un arbre à l'autre, d'Europe en Asie.

L'année suivante, l'instituteur épousa ma soeur et il alla faire l'école à ce qu'on appelait la *Côte-Double*. J'allai vivre avec lui pour continuer mes classes et ce premier éloignement de la maison paternelle me causa un grand chagrin. Mes frères continuèrent à travailler sur la terre, mais ne réussirent pas à s'enrichir. S'il y en a qui ne sont pas entrés dans le royaume des cieux, ce ne fut pas à cause de l'argent. Je n'en connais pas parmi eux qui aient servi à la fois Dieu et Mammon.

Mon vieux père n'a jamais su ce que c'était que la spéculation et il n'a pas pu apprendre à ses descendants ce qu'il n'a jamais su lui-même.

Pour suppléer au revenu de sa terre, qui était insuffisant, il a essayé du commerce de bois. Mais il a appris à ses dépens, chaque année, qu'il y a beaucoup de rapides à franchir dans la rivière Ottawa ! Ses radeaux semblaient préférer les écueils aux eaux courantes. Dans la famille, nous avons gardé surtout les plus tristes souvenirs du rapide de Carillon. C'est toujours là que les radeaux de mon père venaient échouer avec nos espoirs de fortune ! Chaque année, mon père y passait des mois à rassembler ses *cageux* dispersés, comme un général rassemble ses soldats survivants après une bataille malheureuse.

De la Gatineau à Lachine, la quantité du bois coupé pendant l'hiver diminuait toujours, et les intérêts des capitaux